

# DES LIBÉRATEURS?

**Paul, un français moyen**

**24 heures dans la vie d'un rêveur**

**Chapitre 1 : un amour sous l'occupation**

Par Fabrice Hatem

NB : la description de la vie quotidienne dans le Belleville des années 1930 et 1940 est largement inspirée du livre de Jean Rozental, [Belleville, je t'aime](#). Je l'ai complétée par quelques souvenirs de ma tante, qui, sans habiter ce quartier, l'a un peu fréquenté, en compagnie de mon grand-père, représentant en maroquinerie, qui allait souvent y prendre de la marchandise chez des artisans juifs du quartier.

Tous les samedis matins, sur le coup de 9 heures, Paul se rendait à la place de l'église, dans le vieux Bormeilles, pour acheter quelques croissants et autres pains au chocolat à la grande boulangerie, face à la maison de la presse. Avec sa grande vitrine aérée, ses portes en verre coulissantes, ses longs comptoirs d'exposition où s'alignaient gâteaux et viennoiseries mise en valeur par un éclairage aux couleurs chaudes, cette boutique moderne n'avait pas grand-chose à voir avec les vieilles boulangeries montmartroises de son enfance, à la décoration art nouveau, où il allait acheter des friandises en sortant de l'école.

Et pourtant, il adorait s'y rendre, non seulement parce que les croissants beurrés et fondants ravissaient son palais, mais surtout parce qu'il pouvait ainsi échanger quelques mots, une ou deux fois par semaine, avec la charmante boulangère. C'était une jeune brunette d'assez petite taille, plutôt maigrichonne, pas vraiment jolie, mais vive, souriante, serviable, et qui surtout avait une très jolie voix. Une voix qu'elle utilisait souvent pour chanter de vieilles chansons populaires, celles de Piaf et de Frehel. Des histoires d'amours passionnées et malheureuses, de mères misérables et de gamins des rues, de filles perdues et de soldats morts à la guerre, qui parlaient à son cœur en lui rappelaient les rengaines de son enfance, celles d'un monde aujourd'hui presque disparu, dévoré par une modernité anonyme et violente.

Lui-même pianiste à ses heures, il aurait bien voulu lui proposer de l'accompagner pour préparer un petit tour de chant. Il en avait été empêché, outre la jalousie compulsive de sa femme Hélène, par la présence du boulanger, un homme brun, moustachu, à la figure butée et au regard sombre, dont il ne savait pas d'ailleurs quel lien exact – mari, patron, employé – il entretenait avec la jeune femme. Il n'avait donc rien dit ni rien demandé. Tout ce qu'il savait, pour avoir saisi quelques bribes de conversation dans le magasin, c'est qu'elle s'appelait Annette et lui, Jacques ou Jacquot.

Et pourtant, combien de fois avait-il rêvé, allongé dans son lit ou assis devant son piano, de cette conversation où il aurait demandé à Annette de former avec elle un duo musical :

- *Tu chantes bien tu sais, j'aimerais bien t'accompagner.*
- *Mais qu'est-ce que tu sais jouer ?*
- *Ben, je joue de l'accordéon. Ecoute.*

Paul sortit son accordéon de l'étui, et commença à jouer *la Java Bleue* et *Frou-frou*. Autour de lui, les passants de la rue de Belleville commencèrent à faire cercle au coin de la rue Rebeval, appréciant visiblement le talent de l'adolescent. Bientôt, Anita lui prit son béret pour commencer à recueillir les pièces de monnaie dont le public n'était pas avare. Puis, au bout de 5 ou 6 morceaux, Paul s'arrêta, ayant à peu près épuisé son répertoire.

- *Bien dit donc, ça a marché. On presque fait deux francs en une demi-heure.*
- *Viens, on va manger un gâteau à la crème chez le père Jacquot.*

Le père Jacquot, qui tenait une boulangerie au coin des rues Lesage et Julien-Lacroix, était un mythe auprès des gamins du quartier, avec ses baba-au rhum gargantuesques et ses Paris-Brest débordants de crème mousseline, dont seul le prix exorbitant – 3 à 4 sous - les empêchait d'en faire une orgie quotidienne. Mais là, avec presque 2 francs, ils allaient pouvoir s'en mettre plein la lampe, et même en ramener à la maison pour leurs frères et soeurs.

Ils rentrèrent dans la boulangerie. C'était un joli magasin, avec ses murs en faux marbre où des paysages bucoliques peints sur verre alternaient avec des miroirs entourés de moulures dorées, avec son plafond recouvert d'une grande fresque représentant un ciel traversé par un vol d'angelots, avec aussi un joli carrelage en céramique. Sur la devanture en bois doré, la porte était encadrée par deux hautes fresques symétriques aux couleurs vives, représentant un paysan et une paysanne au milieu des champs. Tout cela respirait une aisance, presque un luxe, assez peu courants dans ces rues populaires du bas-Belleville pour susciter la fascination émerveillée de tous les mioches du quartier.

Mais pas question, les jours de dèche – c'est-à-dire à peu près tous les jours de l'année - d'aller y chaparder un éclair au chocolat ou l'un des bonbons aux enveloppes multicolores qui s'offraient, tentateurs, dans la grande vasque bombée en verre transparent trônant sur le comptoir. Car le père Jacquot veillait au grain !!!

C'était la terreur des gamins du quartier, ce père Jacquot !!! Combien de fois n'avait-il pas bondi comme un diable de derrière son comptoir pour prendre sur le fait un mioche coupable d'une tentative de larcin !! Il le saisissait alors par l'oreille, et confiant la garde de sa boutique à sa femme pour un instant, il le ramenait, gémissant et pantelant, jusqu'à immeuble voisin où habitaient ses parents. Et là, sans aucun égard pour la honte du petit chapardeur, il le remettait manu militari à ses géniteurs, en criant très fort pour que tout le voisinage entende :

- *Tiens, Rebecca, voilà ton petit Joseph !!! je l'ai encore pris à voler des bonbons dans mon magasin !! C'est la deuxième fois cette année !! On est pas en Pologne, ici, on est en France !!! La prochaine fois que le l'attrape, c'est pas à vous que je le ramène, c'est directement au commissariat !!!*

Et il repartait illico vers son magasin, abandonnant le petit Joseph terrifié à l'ire de ses parents. Ceux-ci, pour laver la honte publique qui venait d'être infligée à l'honneur de la famille, lui passaient alors une mémorable avoinée, dont il se serait certainement souvenu 60 ans plus tard s'il n'avait entretemps été massacré, avec toute sa famille, dans les camps de la mort.

Car Belleville avait accueilli, depuis les années 1920, des milliers de pauvres juifs fuyant les pogroms de Russie et de Pologne. Ils s'étaient entassés là dans les immeubles insalubres des rues Bisson, Denoyez, Julien-Lacroix ou Ramponeau, se mêlant aux arméniens rescapés du génocide turc et aux français de souche, ouvriers et artisans dont les grands parents avaient combattu sur les barricades de la commune et dont les parents avaient écouté les discours pacifistes de Jaurès dans la grande salle de la Bellevilloise, bastion du syndicalisme révolutionnaire perché sur les hauteurs de Ménilmontant.

Dans ces rues étroites, souvent pentues, qui serpentaient sur les flancs de la colline de Belleville, ils habitaient là, dans les bâtisses basses et sans confort qui avaient été construites à la hâte, à partir de

1860, pour accueillir les ouvriers et les petits artisans chassés de Paris par la révolution Haussmannienne et par l'embourgeoisement de la capitale. On y rentrait par de petites portes s'ouvrant au milieu d'une façade noirâtre et lézardée, on montait parfois un escalier étroit – les forts dénivelés de la butte entraînant des différences de niveau entre l'extérieur et l'intérieur de l'immeuble – et l'on débouchait sur un espace à l'air libre ayant encore de vagues allures de cour de ferme. Il y avait là quelques arbres, un petit jardin potager où l'on cultivait des légumes, des fleurs de long des murs vétustes, des lapins et des oiseaux en cage, quelques poules, un vieux charriot à l'abandon, un banc où s'asseyaient les vieux... La cour résonnait, selon les cas, des bruits de l'atelier où un bottier arménien fabriquait de jolies chaussures, de la petite entreprise de confection où travaillait une famille de juifs polonais, d'une menuiserie, d'une imprimerie ou d'un ferblantier. Au fond de la cour, on trouvait un WC à la turque avec un seau pour le nettoyage, un ou deux robinets publics où l'on allait chercher l'eau pour la cuisine ou pour se débarbouiller... Quant aux bâtisses qui entouraient la cour, elles abritaient des taudis minuscules, dépourvus de tout confort, où s'entassaient les familles pauvres du quartier en compagnie des souris et des rats.

Les parents de Paul habitaient l'une de ces bâtisses, dans une petite impasse proche de la rue Bisson. Au fond de la cour, on poussait la porte délabrée du bâtiment B, on montait un petit escalier assez étroit, et on se retrouvait dans un long couloir aux murs écaillés, dallé d'un mauvais carrelage dégingué, sur lequel s'ouvraient, des deux côtés, quelques portes qui, un jour lointain, avaient été peintes en rouge cramoisi. La deuxième de ces portes, sur le côté droit, ouvrait sur le minuscule deux-pièces qu'habitait Paul et sa famille, des juifs originaires de la région de Lvov. Dans un espace de moins de 20 m<sup>2</sup>, s'entassaient là sa vieille grand-mère, ses parents, et lui-même avec son frère et sa sœur. Il n'y avait aucune commodité : pas de salle de bain, pas de toilettes, pas d'eau courante. Pour se chauffer, un poêle à charbon Godin ; pour faire la cuisine un petit coin de 3m<sup>2</sup> ; pour laver le linge, une bassine d'eau chaude, et le lavoir collectif à la rue d'Eupatoria; pour se laver, les bains-douches voisins une fois par semaine. Pour faire pipi la nuit, on utilisait un pot de chambre qu'on allait vider le matin dans les WC ou dans la cour. Le reste du temps, pour se laver ou pour aller aux toilettes, il fallait descendre dans la cour – encore heureux si, les jours de grand froid, la concierge - la « pipelette », comme on l'appelait alors - ne coupait pas le robinet pour protéger les tuyaux du gel...

Comme si cela n'avait pas été suffisamment inconfortable, l'appartement servait également d'atelier pour les parents, qui parvenaient tant bien que mal à nourrir leur famille en fabriquant de petits objets de maroquinerie – portefeuilles, porte-monnaie, blagues à tabac... Ils les confiaient ensuite à des représentants en maroquinerie, petits colporteurs souvent juifs, qui allaient les vendre péniblement aux quatre coins de la France, empruntant pour cela le dense réseau des lignes de chemin de fer qui couvrait alors le pays.

Tout fiers des 2 francs qu'ils tenaient leurs mains, Paul et Anita rentrèrent dans la boulangerie du père Jacquot. A la grande satisfaction de celui-ci, ils pillèrent littéralement – mais en toute légalité, hein !!! - la boutique, dépensant leur argent jusqu'au dernier sou pour acheter brioches, éclairs, Paris-Brest et bonbons. Puis, les bras lourdement chargés, ils se séparèrent.

- *Bon, je rentre chez moi. On se voit demain, devant les Folies ?*

Situés au bas de la rue du même nom, Les Folies Belleville étaient l'un des plus grands et des plus prestigieux cafés-concerts du quartier, qui en comptait beaucoup. Et Anita, comme toutes les petites chanteuses de rues en herbe, rêvait d'y faire un jour ses premiers pas artistiques.

- *D'accord, devant les Folies Belleville, à 3 heures. On ira faire un tour à la fête foraine.*

En rentrant chez lui, Paul fut témoin de l'une de ces scènes familiales tragi-comiques dont il avait l'habitude. Son père, Moïse, était assis le dos à son établi, ses pieds plongés dans une bassine d'eau chaude pour se reposer des fatigues de la journée. Mais il était aussi en train de passer une sévère correction au frère cadet de Paul, François, un gamin souffreteux de 12 ans qui se tenait tout pantelant devant lui, la mine défaite et le pantalon déchiré :

- *Je t'avais pourtant interdit de jouer avec ce vaurien de Mimille. A force de dévaler à toute allure la rue du Sénégal avec ces maudits charriots à palette, il fallait bien que ça arrive !!*
- *En plein dans la vitrine du crémier !! elle est fendue sur 30 centimètres !!! Encore heureux que tu ne t'es pas ouvert la tête !! et maintenant, il est furieux, le crémier !! il veut qu'on lui paye une nouvelle vitrine !!! Alors que ton père n'arrive même plus à vendre ses portefeuilles, avec la crise !!!*
- *Et en plus, tu as déchiré ton pantalon !!! On ne va même pas pouvoir le réparer !!! Et bien puisque c'est comme ça, tu iras cul-nu demain à l'école Ramponneau !!*

A l'idée de cette humiliation suprême devant ses camarades, François, qui avait jusque-là affronté avec une certaine dignité l'ire de ses parents, éclata soudain en sanglots, provoquant immédiatement un retour d'affection de sa mère.

- *Bon, je vais essayer de réparer ton pantalon, dit la mère. Maintenant, mets ta vieille culotte courte et va voir le rabbin. Ta Bar-Mitsva est dans trois mois, et tu ne sais même pas tes prières.*
- *Ah, mais laisse-le tranquille avec ces bondieuseries, dit Moïse.*

L'éducation religieuse des enfants constituait l'un des sujets de dispute les plus fréquents au sein du couple Rozenblum, par ailleurs uni par une profonde affection encore renforcée des malheurs et des persécutions vécues en commun. Leah, attaché à la tradition, fréquentait avec assiduité la synagogue du quartier, située à l'angle des rues Julien Lacroix et Palikao. Moïse, militant du parti communiste, considérait au contraire avec un agacement teinté de mépris ces manifestations de ferveur religieuse, préférant aller assister aux réunions régulièrement organisés par le Parti au cinéma le Florida, au coin de la Rue Levet.

- *Mais il faut bien qu'il passe sa bar-mitsva. Sinon, pourquoi il serait mort, son grand père ?*

Le père de Leah avait été lynché, quelques années plus tôt, au cours d'une émeute antisémite.

- *Ton père est mort à cause de la haine fasciste et réactionnaire. Moi, c'est contre eux que je lutte, pour une société plus juste, pas pour que mes fils aillent réciter des sornettes à la synagogue. A propos, tu as la date pour la Bar-Mitsva ? Il faut que je prévienne mes amis.*
- *Tu ne vas pas inviter tes amis communistes à la Bar- Mistva de MON fils, tout de même ? Cette bande de mécréants !!*
- *C'est MON fils autant que le tien, et j'inviterai qui je veux. D'ailleurs, Goldberg serait très vexé si on ne l'invitait pas.*
- *Ah non, pas Goldberg !!*

Secrétaire de la cellule Bisson-Palikao du PC, Jacques Goldberg était connu dans le quartier pour ses opinions radicalement athéistes.

- *Bien sûr que si, je l'inviterai, même si ça ne te plaît pas, ni à ton gros crapaud de rabbin. Tu sais bien comme il aime François !!! Je ne peux pas lui faire ça !!!*
- *Quoi, tu oses traiter le rabbin Levy de crapaud ? Eh bien, je vais te dire ce que je pense : le vrai crapaud, avec ses grosses joues grasses qui ballotent, c'est ton ami Goldberg, voilà !!*
- *Comment ?? Qu'est-ce que tu as dit sur Goldberg ?? Quelqu'un qui connaît Maurice Thorez en personne ?*

Et cette inoffensive dispute pouvait ordinairement se poursuivre ainsi pendant des heures, moitié en yiddish, moitié en français coloré d'un fort accent polonais. Mais ce jour-là, Paul sut habilement y mettre fin.

- *Papa, maman, regardez ce que j'apporte, dit-il en rentrant dans la pièce, les mains pleines de gâteaux, de brioches et de bonbons.*
- *Oh, ça à l'air bon dit François, lorgnant sur le Paris-Brest plein de crème qui dépassait du papier-journal.*

L'attention du père fut également attirée par la vue du Baba au rhum dont il raffolait. Mais la mère ne s'en laissa pas compter, d'autant que l'initiative de son fils constituait une sorte de défi direct à son rôle de nourricière exclusive de la famille :

- *Où tu as acheté ça ? demanda-t-elle méfiante. Chez le Père Jacquot ? Mais tu sais bien que ce n'est pas casher !*
- *Oh, laisse-nous tranquille, avec ces histoires !! Ils sont bons ces gâteaux, c'est tout !! dit le père, agacé.*

Consciente que son combat pour respect des règles religieuses était perdu d'avance face à la gourmandise des trois mâles de sa famille, Leah tenta un autre angle d'attaque :

- *Et avec quel argent tu les as achetés, ces gâteaux ? j'espère que tu n'as pas chapardé, tout de même ?*
- *Non, maman, j'ai juste joué de l'accordéon avec une amie chanteuse dans la rue de Belleville, et les gens nous ont donné de l'argent !!*
- *Alors ça, c'est un comble !! Tu vas t'accoquiner avec les petites traînées goy du quartier Rebeval, maintenant !! C'est du propre !! Tu veux finir souteneur, c'est ça ?*
- *Mais Maman, on n'a rien fait de mal !! Je l'ai juste accompagnée à l'accordéon !!!*
- *Tu finiras sous les ponts ou en prison, avec cet instrument de malheur !! Quelle idée on a eue, de t'offrir ça pour ton anniversaire !! On aurait mieux fait de t'acheter des chaussures neuves !!!*
- *Mais laisse-le tranquille, Leah !! Si ça lui fait plaisir, de jouer de la musique !!!* dit le père, avec un ton de bienveillance résignée.
- *Ah !! oui !!! Jouer de la musique !! il ne fait plus que ça, depuis qu'il a ce maudit instrument entre les mains !! Et tes cours de menuiserie à l'école Ramponneau, qu'est-ce qu'ils deviennent, pendant ce temps ?*

Le rêve secret de Leah était en effet, que son fils aîné rentre comme apprenti dans le bel atelier d'ébénisterie de monsieur Sénéchal, situé au 47 de la rue Bisson. Et peut-être même un jour pourrait-il prendre la suite de monsieur Sénéchal, qui approchait les 70 ans et dont la vue commençait à baisser ? Tandis qu'avec cette maudite toquade de Paul pour la musique et maintenant pour les petites traînées soi-disant chanteuses qui mendiaient dans les rues du quartier, son plan secret était gravement menacé.

- *Bon, allez, va chercher de l'eau pour préparer à diner.*

Il était six heures du soir, et la préparation du diner, avec les moyens de fortune dont disposait Leah, prenait habituellement plus d'une heure. Ravi de l'aubaine qui mettait provisoirement fin à la dispute, Paul courut chercher de l'eau au robinet de la cour, muni d'un broc et d'un seau. Puis chacun vaqua à ses occupations. Moïse acheva de coudre une dizaine de portefeuilles pour répondre à la commande urgente de l'un de ses clients, monsieur Hatem, un représentant en maroquinerie qui devait partir en tournée dans le massif central deux jours plus tard. La fille cadette, Emilie, après avoir posé son cartable et son tablier gris d'écolière, alla jouer dans la cour, avec ses amies Francine et Yvonne, à la marelle, au saut à la corde et au cerceau. François, remis de ses émotions, partit pour la synagogue pour prendre son cours d'éducation religieuse, mais s'arrêta bientôt en chemin pour faire une partie d'osselet et de Cocorico (une sorte de saute-mouton) avec Mimille et sa bande, rencontrées en chemin rue de Pali-Kao. Quant à Paul, il alla s'entraîner à l'accordéon dans un coin de la cour suffisamment

éloigné de la fenêtre de monsieur Soukiassan, qui n'aimait pas la musique et le lui faisait savoir à l'occasion en déversant sur lui le contenu de son pot de chambre.

Le lendemain, il se rendit, ponctuel, au rendez-vous donné à Anita, en face des Folies-Belleville. En longeant la Rue Bisson puis la rue de la Tourtille, il passa devant les petites échoppes qui faisaient la vie de ce quartier populaire : ateliers de mécanique ou de confection, menuiseries, entrepôts de bougnats, bistrot avec leur billards installé dans l'arrière-salle, boulangeries et crèmeries aux jolies devantures, coiffeurs, cordonniers, boucheries casher ou françaises, friperie, cordonnerie, marchand de journaux. En levant la tête, il entendit le bruit des machines à coudre installées à domicile, derrière lesquelles des femmes de tous âges s'usaient les yeux à fabriquer des vêtements à façon. Il salua Pierrot, le bougnat, portant son lourd sac de charbon sur l'épaule, qui venait tous les mois approvisionner sa famille. Il croisa des colporteurs chargés d'outils en fer-blanc et de petits ustensiles qu'ils essayaient de vendre aux passants, des vendeurs de journaux à la criée, des rémouleurs avec leur pierre à aiguiser les couteaux, montée sur une petite carriole, qui produisaient un bruit strident lorsqu'ils les actionnaient en pédalant. C'était tout un peuple humble et courageux d'ouvrier et d'artisans, fraiseurs, bougnats, maçons, plâtriers, forgerons, fabricants de charrettes à bras, marchands de quatre saisons, menuisiers, qui se croisaient dans ces petites rues, à la recherche de leur subsistance quotidienne...

En entrant dans la rue de Belleville, il eut l'impression de quitter les eaux calmes d'une petite rivière pour affronter un fleuve puissant. Des deux côtés de l'artère, des boutiques infiniment plus luxueuses que celles des ruelles adjacentes accueillaient, par centaine, par milliers, les flots denses des chalands qui, sans cesse, descendaient et remontaient le trottoir. Ceux-ci débordaient même à l'occasion sur la chaussée, où leur déambulation n'était interrompue que par quelques voitures automobiles encore rares à l'époque, par quelques charrettes à cheval, et par le passage du tramway qui reliait la place des Fêtes à celle de la République.

Mais la rue de Belleville n'était pas seulement à l'époque une artère commerciale active et prospère malgré sa clientèle essentiellement populaire. C'était aussi l'épicentre d'une importante activité de loisirs qui rayonnait sur tout le quartier. Depuis le boulevard de la Villette jusqu'à la rue de Ménilmontant, c'était une succession de music-halls comme les folies Belleville, de cinémas de quartier comme l'Alhambra, le Cocorico, le Paradis, le Belleville Pathé, le Floréal, le Florida, le Bellevue, le Phénix, le Mesnil Palace, le Nox, de salle de bals musette comme le Boléro, le Fantasio, la Taverne où l'on pouvait danser la Java au son des orchestres. Et si Paul était encore trop désargenté pour aller écouter Maurice Chevalier au music-hall avec sa famille, s'il était encore un peu trop jeune (et trop fauché) pour espérer lever une fille à la Taverne, il aimait par contre se glisser dans une salle de cinéma pour voir un film avec Gary Cooper ou Jean Gabin, surtout lorsqu'une ouvreuse complice le laissait gentiment rentrer sans payer.

A 3 heures, Anita fut fidèle au rendez-vous. C'était une brunette d'assez petite taille, plutôt maigrichonne, pas vraiment jolie, mais vive et souriante. Il l'avait souvent entendu chanter dans les rues et les cours du quartier, parfois seule, parfois en duo avec sa copine Berthe (qui, moins douée qu'elle, s'occupait surtout, ordinairement, de tendre le chapeau), des chansons de Fréhel et de Maurice Chevalier. Il avait été séduit par sa voix claire et expressive. Et, comme elle chantait seule, il s'était dit qu'il pourrait-peut-être l'accompagner avec son accordéon. D'où sa proposition de la veille.



Et maintenant, elle était là, devant lui, toute souriante, ayant mis pour l'occasion un peu de poudre à joues et de rouge à lèvres pour relever son teint pâle, et attifée d'un invraisemblable chapeau à fleurs qui avait au moins le mérite de témoigner du soin qu'elle avait mis à préparer leur rencontre.

- *Viens, on va boire un café-crème à la Vielleuse.*
- *D'accord.*

Installée au coin de la rue et du boulevard de Belleville, la Vielleuse était l'un des plus vieux cafés de Belleville, avec son enseigne datant du début du XIX<sup>ème</sup> siècle – et encore avait-elle pris alors la place d'un cabaret encore plus ancien, du nom de la Vache noire. Avec son fronton en auvent surmonté d'une petite statuette représentant une joueuse de vielle, sa grande salle meublée de tables rondes aux plateaux de marbre et aux pieds de fonte, son grand comptoir en zinc où trônaient les patrons de l'établissement, ses miroirs et la grande verrière art déco de son plafond, ses boules de rangements au cuivre brillant éparpillés entre les tables, ses serveurs en chemise blanche aux longs tabliers qui leur tombaient jusqu'aux pieds, sa grande salle de billard comportant pas moins d'une dizaine de tables, la vielleuse était l'un des établissements les plus vastes et les plus élégants de Belleville. Elle était un peu déparée, cependant par la présence de nombreux poivrots vissés à leur chaise pour y boire leurs économies et leur loyer du mois du matin au soir et du soir au matin.

Paul et Anita s'installèrent à une table discrète, depuis laquelle on pouvait voir, à travers la vitre, le va-et-vient des hommes en costume bon marché et des femmes en toque de chinchilla qui se pressaient dans la rue de Belleville.

- *Tu veux qu'on fasse un duo ensemble ? Tu chantes, et je t'accompagne avec mon accordéon.*
- *D'accord, mais qu'est-ce qu'on fait de Berthe ?*
- *Ben, vous pourrez chanter en duo de temps en temps, et puis elle s'occupera de présenter les chansons et de récolter la monnaie.*
- *Tu crois qu'on peut monter un répertoire d'ici la fin de la fête foraine ?*
- *Oui, on peut essayer, tu veux chanter quoi ?*
- *On pourrait commencer avec les chansons que je connais le mieux. Par exemple Ma pomme, J'ai deux amours, Parlez-moi d'amour, La chapelle au clair de lune, Le fiacre, madame Arthur. Oui, et puis aussi Mon homme, C'est vrai, Ignace.*
- *Moi, j'aime bien aussi Vous qui passez sans me voir, j'attendrai, La java Bleue, et Le plus beau tango du monde.*
- *Je pourrais aussi chanter La guinguette a fermé ses volets, Le chaland qui passe, Marinella et mon légionnaire avec Berthe...*

- *Tu aimes Trenet ? Tu sais, le jeune qui a écrit Boum, Je Chante, Y'a d'la joie...*
- *Oui, mais je connais pas trop.*
- *Il faudra acheter ses partitions.*
- *Mais pourquoi les partitions ? Moi, je sais pas lire la musique, j'apprends d'oreille...*
- *Bon d'accord, quand est-ce qu'on commence à répéter ?*
- *Ben, quand tu veux, mais il faut qu'on soit prêts avant la fin de la fête foraine, parce là y'a plein de sous à faire.*
- *Où on se met, pour répéter ?*
- *Ben où tu veux, je sais pas moi, chez toi...*

Ils essayèrent donc d'abord de répéter dans la cour de l'impasse Bisson, mais les réactions de monsieur Soukiassian furent si hostiles qu'ils durent se replier vers un endroit plus reculé. Il y avait, fort heureusement, dans le haut de la rue Vilin, là où se trouve aujourd'hui le parc de Belleville, quelques terrains vagues à côté d'une usine de chaussures où ils purent s'installer, profitant de la vague de beau temps de ce mois de mai 1935. Après quelques tâtonnements, leur collaboration s'avéra si fructueuse que les ouvriers de l'usine, au moment du casse-croute, venaient s'asseoir autour d'eux pour les écouter, leur abandonnant chacun quelques sous, qui à la fin de la journée, formaient régulièrement un pactole de plusieurs francs. Et c'est fort de ce début prometteur qu'ils descendirent un soir vers le boulevard de la Villette, dans les premiers jours du mois de juin, pour y inaugurer leur tour de chant à l'occasion de la fête foraine.

Celle-ci se déroulait deux ou trois fois par an, entre la place des Combats<sup>1</sup> et le Métro Couronnes. Dans les stands des forains, on pouvait faire du tir aux pigeons, tenter sa chance à la loterie, manger de la barbe à papa et des crêpes. Il y avait aussi des attractions de toutes sortes sur le terre-plein : des acrobates, des jongleurs, des cracheurs de feu, des joueurs de bonneteau, des bonimenteurs qui tentaient de vendre leur camelote aux crédules, un chevrier qui amenait ses bêtes depuis les Lilas pour vendre du lait frais aux enfants, des fanfares, et même « l'homme le plus fort du monde » qui soulevait une enclume avec son petit doigt.

On voyait aussi des chanteurs de rues, qui d'ailleurs, étaient très souvent des chanteuses. Seuls ou en duo, accompagnés d'un accordéon ou d'un orgue de barbarie, ils s'installaient sur une petite place, sur un terre-plein, à un croisement de rue ou sous un porche, enfin partout où l'on pouvait trouver un espace suffisant pour que la foule des badauds s'agglutine. Puis, ils installaient leur petit matériel – souvent réduit à la casquette ou à la boîte en fer-blanc qu'ils posaient par terre pour recueillir la monnaie - et commençaient à chanter. Le verdict populaire était alors rapide : les badauds passaient rapidement sans s'arrêter si le chanteur était mauvais, et celui-ci, découragé, arrêtait rapidement de

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui place du Colonel Fabien

se produire ; par contre, ils faisaient cercle, applaudissaient et laissaient volontiers quelques pièces s'ils étaient émus par les chansons réalistes ou amusés par les couplets comiques. Parfois même, passait un professionnel du spectacle qui repérait un talent en herbe. C'est d'ailleurs ainsi, selon la légende, que Piaf elle-même commença sa carrière, quelque part entre les rues Rebeval et de Belleville.

Et c'était aussi l'ambition d'Anita et de de Paul, lorsqu'ils allèrent s'installer, d'un pas décidé, sur un coin de trottoir dégagé, au coin du boulevard de Belleville et de la rue du Faubourg du Temple, juste en face du café La Vielleuse et de la fête foraine qui battait son plein sur le terre-plein central et sur le trottoir en vis-à-vis. Anita avait déjà une assez bonne expérience des lieux du quartier où son tour de chant s'avérait le plus rentable. La rue de Belleville, avec sa foule souvent un peu trop dense, n'était pas très propice à la formation d'attroupements durables. Les petites placettes nées de l'entrelac des ruelles du quartier, comme la place Sainte-Marthe ou le croisement de la rue du Buisson Saint-Louis et de la rue Saint-Maur, offraient par contre un espace assez favorable à la formation d'un petit attroupement, mais il le lieu n'était pas contre pas très passant. Les arrières cours des immeubles – espace souvent assez vastes sur lesquels donnaient de nombreuses fenêtres – étaient souvent d'une bonne rentabilité, les habitants jetant des pièces depuis leurs appartement, tandis que les artisans sortaient parfois un moment de leur atelier du rez-de-chaussée pour écouter. Mais c'était fatigant et lassant à la longue car il fallait répéter sans cesse le même répertoire, d'une cour à l'autre - avec en plus toujours le danger qu'un malotru ou un mauvais coucheur ne jette un seau d'eau, voire le contenu d'un pot de chambre depuis sa fenêtre. Il y avait aussi les bals en plein air, les soirs de printemps et d'été, surtout le 14 juillet. Là, il n'était pas question de concurrencer les orchestres qui s'installaient à la terrasse des bars du quartier, depuis la rue de la Tourtille et la rue Ramponneau jusqu'à la place de de l'Ermitage. Par contre, ces fêtes pouvaient être l'occasion pour une chanteuse de se faire connaître dans le quartier si un orchestre l'invitait à se produire à ses côtés.

Mais finalement, en temps ordinaires, c'étaient les trottoirs et les terre-pleins centraux des boulevards de Belleville et de la Villette - surtout à l'angle des rues passantes, comme la rue de Belleville, la rue Ramponneau, la rue du Faubourg-du-Temple, la rue Civiale, la rue Rebeval, la rue Burnouf – qui constituaient les lieux les plus propices. Il y avait aussi des heures et des jours plus favorables que d'autres. Par exemple le dimanche après-midi, lorsque les familles flânaient un peu dans le quartier après les courses, le ménage et le repas dominical, à la recherche de leurs quelques heures de détente hebdomadaire. Ou bien les jours de marché, lorsque la foule affluait vers les échoppes de commerçants et les charrettes de marchandes de quatre saisons qui s'installaient sur le boulevard, une un deux fois par semaine. Les mères de famille fatiguées aimaient bien, alors, poser quelques instants leur cabas lourdement chargé pour bercer leur imagination d'une belle histoire d'amour romanesque ou tragique.

Les jours de fête foraine présentaient de ce point de vue des avantages contrastés. D'un côté, la foule était nombreuse, ouverte aux sollicitations, et largement pourvue du numéraire lui permettant de faire preuve de générosité. D'un autre côté, la concurrence était féroce – stands de tirs ou de loterie, jongleurs, acrobates et autres mangeurs de feu - et le bruit de la fête foraine étouffait la voix des chanteurs. Mais Anita aimait cette atmosphère, son talent était stimulé par l'animation du lieu, et elle rencontrait habituellement là un grand succès – du moins selon ses critères encore modestes à l'époque – récoltant parfois jusqu'à 5 francs les jours de de chance. Et elle espérait bien que

l'accordéon de Paul – plus le nouveau rôle de Berthe, spécialement chargée de stimuler la générosité des badauds en passant régulièrement le chapeau – allaient lui permettre de gonfler considérablement ce chiffre.

Dès le premier jour, ce fut un succès. Sur le rond-point de Belleville, des dizaines de badauds s'agglutinèrent pour écouter la belle voix expressive d'Anita, mise en valeur par les contre-chants de l'accordéon. La foule manifesta son enthousiasme de mille manières : en souriant aux artistes, en reprenant en chœur les refrains connus de tous, en réclamant bruyamment certains titres connus du répertoire, en riant quand il fallait rire et en pleurant quand il fallait pleurer. Des couples de danseurs improvisés se formèrent sur les airs de java et de valse les plus entraînants. Et, lors des passages de Berthe, la foule témoigna sa reconnaissance en remplissant la casquette tendue d'une pluie de piécettes. Cet accueil chaleureux stimula, en retour, le talent des artistes en herbe. Et, à la fin de la journée, Anita, Paul et Berthe – voix éraillé, doigts gourds, pieds fourbus – comptèrent triomphalement 21 francs dans la casquette – pas beaucoup moins de ce que gagnait chaque jour le père de Paul avec ses portefeuilles et ses blagues à tabac, appelées « cuvettes » du fait de leur forme semi-circulaire.

- *Oh !! dis donc, ça a bien marché !!*
- *Dis donc c'est génial, c'est plus que gagne mon père !!!*
- *On va pouvoir aider nos parents !!!*

Après s'être partagé l'argent, ils allèrent manger une barbe à Papa – la meilleure de la fête foraine, celle du père Richeaume, dont le grand stand illuminé, célèbre chez tous les gamins du quartier, trônait juste en face du cinéma l'Alhambra. Puis ils rentrèrent triomphalement chez eux, pour annoncer la bonne nouvelle.

Du côté d'Anita, tout se passa sans accrocs à son retour dans le minuscule deux-pièces de la rue Rébeval où elle vivait avec sa famille. Il faut dire que la provenance de cet argent par ailleurs fort bienvenu n'y posait aucune problème. La mère, ancienne danseuse du Moulin Rouge, tombée dans l'alcoolisme et la déchéance, était hors d'état de reprocher quoi que ce soit à sa fille. La grand-mère, Emma, qui dans sa jeunesse avait été jongleuse de cirque, avait assez mal suppléé aux défaillances de sa propre fille dans l'éducation d'Anita et de son frère Marcel, les laissant grandir comme ils pouvaient dans le dénuement et les négligences de toutes sortes. Cela faisait déjà presque deux ans que les petites sommes glanées dans les rues représentaient une fraction substantielle du misérable budget familial, et Emma ne posa aucune question pour s'assurer de la provenance des quelques 10 francs ramenés ce soir-là par sa petite-fille – alors même que tout aurait pu l'inciter à une légitime suspicion.

- *Mémé, j'ai gagné 10 francs en chantant à la fête foraine aujourd'hui.*
- *Ah ? C'est bien. Ecoute, vas régler la note du crémier... et ramène aussi deux baguettes de pain pour ce soir.*
- *Et maman, comment elle va ?*

- *Ben, saoule comme une barrique, comme toujours. Elle dort depuis ce matin.*

Et Anita ressortit pour faire les courses, emmenant avec elle son petit frère Marcel auquel elle avait bien l'intention de faire cadeau d'un bon gâteau et d'un sac de billes. Faut dire qu'il n'était pas trop gâté par la vie, ce fréro, avec ses jambes malingres, sa petite taille et ses vêtements rapiécés qui en faisaient le souffre-douleur de ses camarades d'école... Même que de temps en temps, elle devait faire le coup de poing avec eux dans la rue pour le défendre...

Du côté de la famille Rozenblum, les choses ne se passèrent pas tout à fait aussi bien. Les explications de Paul sur la provenance de l'argent se heurtèrent d'abord à l'incrédulité de sa mère, puis à son hostilité butée quand elle comprit qu'il avait passé la journée à la fête foraine au lieu d'aller prendre ses cours de menuiserie à l'école Ramponneau.

- *Comment ? tu as traîné à la fête foraine toute la journée au lieu d'aller à l'école ?*
- *Mais j'ai pas traîné, maman, j'ai gagné de l'argent en accompagnant Anita, regarde !!*, dit-il en montrant les 10 francs dans sa main.
- *Quoi ? Tu étais encore avec cette petite traînée ? Avec sa mère trop alcoolique pour continuer à faire la putain ? Tu veux finir en prison, c'est ça ?*
- *Ecoute, Leah, tenta Moïse, elle est gentille, cette fille, et puis elle chante bien tu, sais. Un jour je les ai écouté répéter tous les deux, c'est joli ce qu'ils font !!!*
- *Ah !! toi aussi, tu te mets à défendre ton fils !!! Tout ça parce que cette coureuse t'a tapé dans l'œil !!*
- *Maman, tu n'as pas le droit de parler comme ça d'Anita !!! C'est pas juste ce que tu dis sur elle !! Elle fait ce qu'elle peut !!* dit Paul, en élevant légèrement le ton pour défendre son amie.
- *Je dirai ce que je pense !!! Et toi, tu n'as pas le droit de parler comme ça à ta mère !!*
- *Ecoute, Leah, calme-toi, essaya Moïse.*
- *C'est ça, vous êtes tous ligués contre moi !!! Alors que je me sacrifie pour vous depuis 20 ans !! Ah, je suis bien bête de me tuer pour ces hommes idiots !!! Puisque c'est comme ça, je ne dirai plus un mot, voilà !!*

Et Leah s'enferma dans un silence buté en préparant le dîner. Sa bouderie se poursuivit durant tout le repas, au cours duquel elle servit une carpe farcie à ses trois hommes avec un air de martyre. Puis tout le monde alla se coucher, et le lendemain matin, la brouille de la veille était oubliée.

Dans les mois qui suivirent, le duo d'Anita et Paul devint l'un des plus appréciés de Belleville. Ils se produisirent à tous les coins de rue les plus vivants du quartier : au métro Couronnes, au rond-point de Belleville, à la place des Combats, à la place Sainte-Marthe... Quand ils commençaient à jouer, les

femmes ouvraient la fenêtre de leur appartement pour les écouter, les commerçants se mettaient à la porte de leur boutique, les gamins accourraient en criant de joie, les passants s'arrêtaient pour faire cercle autour d'eux. Partout, c'était la fête et l'enthousiasme à leur venue.

Fort de leur succès, ils entreprirent même des tournées en terre étrangère, en allant se produire sur la butte Montmartre, dont les vieilles rues ressemblaient tant à celles de Belleville : en un peu plus artiste et moins populaire, peut-être. C'était, comme là-bas, des petites rues en pente où les marchandes de quatre saisons hélaien le passant pour vanter les fruits et légumes disposés avec soin sur leur charrette à bras ; c'étaient les petites boutiques d'alimentation, les échoppes d'artisans où se pressaient les ménagères du quartier pour amener une bottine à ressemeler ou un livre à relier ; c'étaient les bistrotts où les poivrots s'attablaient dès 10 heures du matin ; c'étaient de vieux immeubles de 3 ou 4 étages, au façades enduites à la chaux, et dotés d'un confort à peine meilleur qu'à Ménilmontant ; c'était le vitrier qui passait avec ses glaces sur le dos, le rémouleur qui aiguisait les couteaux, les concierges qui sortaient de leur loge, bienveillantes ou hostiles selon les immeubles, quand ils se mettaient à chanter dans l'arrière-cour... C'étaient, tout en haut de la butte, quelques terrains vagues encore couverts de broussailles, qui n'avaient pas encore tous été lotis pour accueillir des immeubles de rapport...

Là aussi, Paul et Anita avaient rapidement trouvé leurs lieux de prédilection. En sortant du métro Blanche, ils commençaient à s'installer sur le terre-plein du boulevard de Clichy, où les cinémas comme le Gaumont-Palace, les music-halls comme le Moulin-Rouge et les cafés comme la Brasserie Graff accueillaien une clientèle un peu plus cossue qu'à Belleville. Puis ils remontaient la rue Lepic, l'une des plus actives artères commerçantes de la butte, et tournaient à droite dans la rue des Abbesses. Ils s'arrêtaient quelques instants sur la place des Abbesses pour se produire en face de la Grande église Saint-Jean de Montmartre, étrange et haut bâtiment « modern'style » en béton armé recouvert de briques et de mosaïques. Puis ils pénétraient en passant sous une grande arche dans le passage des Abbesses, sorte de longue cour pavée ouverte sur la rue, bordée sur tous les côtés d'assez hauts immeubles, où l'excellent écho et le nombre élevé de logements leur permettait habituellement de réaliser une bonne recette grâce aux pièces que leur jetaient les habitants depuis leurs fenêtres. Puis, montant l'un de ces escaliers très raides dont les pentes de la butte sont semées, ils débouchaient par des ruelles tortueuses - rue des Trois-Frères, rue Androuet, rue Garreau -, sur la petite place Emile Goudeau, sorte de parallépipède irrégulier et pentu au sol pavé, auquel on accédait depuis la rue Ravignan par les quelques marches d'un large escalier. Ils s'installaient alors sur un banc, à l'ombre de l'un des marronniers dont les feuillages recouvraient entièrement, à la belle saison, la placette d'une épaisse coupole de verdure.

Là, le public n'était pas, comme dans le passage des Abbesses, composé des habitants des immeubles. Il y avait bien en haut de la place, dans la direction où la rue Ravignan conduit à la place du Tertre, quelques immeubles de rapport de construction récente. Mais pour le reste, peu de choses : quelques petites maisonnettes ou villas avec un bout de jardin, le mur nu du bateau-lavoir où habitaient des artistes, en face un immeuble assez haut mais à la façade en partie aveugle... Il ne fallait donc pas compter ici sur les pièces jetées des fenêtres, mais plutôt sur le flot incessant des passants montant et descendant la butte, où quelques touristes se dirigeant vers le Sacré-cœur se mêlaient déjà à l'époque aux ménagères du quartier allant faire leurs courses au marché de la rue Lepic. Mais la configuration des lieux, l'espace disponible, le charme de l'endroit, la présence de bancs où les badauds pouvaient

s'asseoir pour reposer leurs jambes fatiguées, assuraient rapidement le succès à nos deux musiciens en herbe.

Ceux-ci remontaient ensuite vers la place du Tertre, où ils achevaient leur tour de chant, au milieu de leurs amis les peintres de rues, en face de l'Église Saint-Pierre de Montmartre. Puis, après avoir bu un vin chaud ou un café-crème dans l'une des vieilles tavernes aux merveilleux jardins secrets qui bordaient la place, ils redescendaient, par le square Willette, vers le métro Anvers, pour rejoindre leurs pénates belleilloises, les poches bourrées de quelques dizaines de francs honnêtement gagnés grâce à leur talent.

Au fil des jours, leur succès devenait de plus en plus encourageant. Comme lorsqu'en 1937, un directeur d'orchestre leur demanda de se joindre à eux pour animer un bal du 14 juillet sur la place de l'Ermitage. Jusqu'à quatre heures du matin, ils animèrent les évolutions de centaines de danseurs, à la lumière des lampions disposés à la terrasse des cafés. Eux-mêmes, portés par l'enthousiasme de la foule, dansèrent ensemble entre deux sessions, s'étreignant de plus en plus fort au fil des chansons. Et, c'est même cette nuit-là, qu'en redescendant vers Belleville par la rue des Envierges, ils s'embrassèrent pour la première fois sur le belvédère de la rue Piat, émus par le spectacle féérique du Paris nocturne qui s'étendait, scintillant, à leurs pieds.

Puis, quelques jours après, ils devinrent amants, abritant leur petit secret dans un hôtel borgne du quai de Jemmapes, dont les fenêtres donnaient sur les escaliers de l'un des hauts ponts métalliques qui enjambent le canal.

Entre deux baisers, ils évoquaient l'avenir, désormais prometteur, de leur duo.

- *On pourrait même essayer de se présenter à un music-hall !!*
- *Oui, mais pour cela, il faudrait qu'on ait des chansons à nous.*
- *Moi, j'ai déjà des airs dans la tête, dit Anita. Ecoute ça : Pamdam, padam, padam,...*

Et elle commença à chanter son étrange mélodie.

- *Oui, c'est joli, dit Paul, je pourrais essayer de la mettre en musique.*
- *Mais on n'a pas de paroles !!*
- *Ah, zut, c'est vrai, on n'a pas de paroles ! comment on va faire ?*

Pour ces gamins au bagage littéraire plus que sommaire, l'absence de paroles semblait un obstacle si insurmontable qu'ils mirent pendant quelques temps en suspend leur projet de répertoire.

Mais cela n'allait pas durer.

Un jour, alors qu'ils étaient attablés devant deux grosses parts de gâteau au chocolat, à la Vielleuse, ils virent arriver Berthe, toute essoufflée et très excitée.

- *Regardez Ce que je viens d'écrire !! J'ai fait une chanson !! peut-être qu'on pourrait la mettre en musique !!*
- *Mais comment t'as fait ?*
- *Ben hier soir, chez moi, mon oncle m'a raconté une histoire très triste d'un musicien de Belleville qui était amoureux d'une chanteuse et qui est mort à la guerre. Alors, ça m'a fait de la peine, et quand il est parti, le poème m'est venu tout seul. Vous voulez voir ?*
- *Oui, bien sûr, allez, dis-le nous, dit Anita en se trémoussant d'intérêt sur sa chaise.*
- *Voilà, ça s'appelle « Quand donc reviendras-tu ? »*

Tu vois cette fille perdue ?  
Toute même, à Belleville  
Elle chantait dans les rues  
Pour faire danser la ville

Quand donc reviendras-tu  
Mon ami, mon amour ?  
Seule, au coin de la rue  
Je t'attendrai toujours

Elle aimait un p'tit gars  
Né rue de la Tourtille  
Qui jouait valse et javas  
De ses longs doigts agiles

Quand donc reviendras-tu...

Quand il l'accompagnait  
Au coin d'la rue Bisson  
Les passants s'arrêtaient  
Au bruit de leurs chansons

Quand donc reviendras-tu...

Puis le soir, fatigués  
Ils allaient boire un verre  
Avant d'aller danser  
Dans un bal populaire



Quand donc reviendras-tu...

Ils aimaient tant valser !!  
Et puis ce fut la guerre  
Qu'est-ce qu'il a dérouillé !!  
Il dort six pieds sous terre...

Tu ne reviendras plus  
Mon ami, mon amour  
Triste, au coin de la rue  
Je pleure nos beaux jours.

- *Ouha, c'est super !!! Je vais essayer de la mettre en musique !!* dit Paul.
- *Je vais réfléchir à une idée de mélodie,* dit Anita.

Et quelques jours plus tard, la première chanson du trio, *Quand reviendras-tu ?*, fut étrennée au coin de la rue Civiale. Les réactions enthousiastes du public incitèrent nos compères à en inventer d'autres, quelques semaines plus tard, une dizaine de chansons avaient vu le jour : *J'm en se souviens d'la rue Bisson, Palikai-Palikao, La nuit tous les chats sont gris, La môme de Belleville, Marli-Marlou, La complainte du pauvre Pierre, On danse à Ménilmucho, etc.*

Le trio était maintenant bien connu des gens du quartier. Lorsqu'ils s'installaient quelque part – déjà rejoints pendant leur trajet de quelques auditeurs fidèles – ils n'avaient même plus besoin de se mettre à jouer pour que la foule s'agglutine autour d'eux. Et leur répertoire commençait même à être connu :

- *Vous voulez pas nous jouer La java du belvédère ?*
- *Est-ce que vous avez la partition d'Amours d'une nuit ? Ma sœur voudrait l'apprendre au piano !!*
- *Vous avez écrit des nouvelles chansons depuis la semaine dernière ?*
- *Quand est-ce que vous enregistrez un disque ?*

Cet enthousiasme populaire ne passait pas inaperçu aux yeux d'une autre catégorie de public : les directeurs des music-halls et des cinémas des environs, toujours à la recherche de jeunes talents pour renouveler leurs revues et animer entractes et premières parties des spectacles. Et, un beau jour du printemps 1938, alors qu'ils se produisaient sur le terre-plein du boulevard de Belleville, à deux pas de la Vielleuse, entre les music-halls le Cococoro et le Bellevue, ils virent se glisser au premier rang un gros monsieur rubicond et moustachu, suant et soufflant très fort dans son costume de flanelle bleue marine à fines rayures craies :

- *Bonjour, je me présente : Paul Dupuis. je suis le directeur artistique des Folies Belleville. Ça vous intéresserait de venir jouer en première partie d'Edith Piaf le mois prochain ? je vous propose 100 francs par jour pour commencer.*

Les Folies Belleville, le caf'conc le plus connu du quartier, celui où tous les jeunes chanteurs du coin rêvaient faire leurs débuts ? 100 francs par jour, trois fois plus qu'ils n'avaient jamais gagné jusqu'ici ? Et en plus en première partie de Piaf, la nouvelle coqueluche de Paris, elle aussi née à Belleville, déjà promise à une grande carrière à la fin des années 1930 ? Presque muets de surprise, ils ne firent aucune difficulté pour accepter.

- *Allez, tope-la, venez me voir ce soir, qu'on signe le contrat.*
- *Mais, m'sieur, on n'est pas majeurs, on n'a pas le droit de signer sans l'autorisation de nos parents !!*
- *Eh !! bien !! alors, faites venir vos parents !!*

Du côté d'Anita, les choses se passèrent sans problème, la grand-mère Emma étant au fond heureuse de voir sa petite fille poursuivre la tradition familiale tout en alimentant d'un petit pactole le maigre budget du foyer. Mais Paul et son père durent s'y reprendre à plusieurs fois avant de vaincre les réticences de Leah, qui, après avoir vu avec désespoir son fils désertier progressivement les cours de menuiserie, voyait d'évanouir ses dernières espérances de le voir entreprendre une honnête carrière d'artisan.

Au bout de compte, les contrats furent signés. Mais une autre difficulté se présenta immédiatement. C'était une chose en effet, de susciter l'enthousiasme spontané de la rue avec les ressources brutes d'un talent sans apprêts. C'en était une autre de maîtriser les codes de la scène afin de répondre aux attentes d'un public exigeant, qui avait payé d'avance une place trop chère son goût pour jouir d'un spectacle de qualité. Paul et Anita durent apprendre à sa maquiller, à se costumer, à bouger, à agrémenter leurs chansons de petits jeux de scène. Leur manière de jouer et de chanter devait elle-même s'adapter aux conventions d'une salle où le public était assis en face des interprètes au lieu de les entourer, debout, de tous côtés, dans l'espace libre de la rue. C'étaient pour eux beaucoup de contraintes nouvelles, difficiles à intégrer, et qui dans les premiers temps inhibèrent la liberté de leur talent au lieu de mettre celui-ci en valeur.

D'autant qu'ils comprenaient aussi que le public du Folies-Belleville serait tout sauf bienveillant à leur endroit. Dans la rue, on pouvait sans trop de conséquences faire une fausse note ou oublier les paroles d'un couplet : le public qui s'était arrêté autour d'eux était déjà conquis et faisait preuve d'indulgence ; les bougons, par contre, avaient depuis longtemps poursuivi leur chemin. Et c'est d'ailleurs justement pour cette raison que les artistes de rue se trompaient rarement et en éprouvaient peu de gêne quand cela se produisait. Mais face à ce public de music-hall qui les écoutait en silence, guettant chacun de leurs mouvements, relevant avec minutie leur moindre erreur, et prêt à manifester de manière bruyante son mécontentement si leur prestation lui déplaisait, Paul et Anita commencèrent à éprouver une angoisse permanente qui, au début au moins, leur fit perdre une partie de leurs moyens. La chanteuse devait forcer sa voix pour remplir l'immense espace de la salle, s'aventurant parfois

dangereusement jusqu'aux limites du couac ; les doigts de l'accordéoniste devenaient gourds lorsqu'il fallait s'élaner dans une variation un peu rapide qui ne posait aucun problème au coin de la rue Civiale. Ce titi parisien et cette gosse des rues se sentaient mal à l'aise dans leur costume de scène, inhabituel pour eux bien qu'il les représentât sous les traits... d'un titi parisien et d'une gosse des rues.

Et puis, il y avait aussi la concurrence redoutable de la vedette principale, qui interprétait un répertoire proche du leur, et dont le talent et l'expérience risquaient, par contraste de mettre en lumière leur propres insuffisances. C'est vrai, Piaf avait été plutôt gentille avec eux, elle les avait encouragés, rassurés, elle leur avait donné quelques conseils, mais cela ne les empêcha pas, le premier soir, d'être plus morts que vifs en rentrant sur scène, pour interpréter 3 ou 4 chansons intercalées entre des numéros de prestidigitateur et d'acrobates-jongleurs.

D'ailleurs, la première représentation ne se passa pas très bien : Anita oublia soudain quelques paroles de sa deuxième chanson, qu'elle avait toujours interprété sans faillir sur le boulevard. Paul fit, ici et là, quelques fausses notes inhabituelles ; et les réactions du public, sans être hostiles, furent assez froides. A chaque chanson, le même scénario terrifiant se répétait : au bout de 3 minutes d'un silence lugubre, le public se fendait d'applaudissements chichement mesurés. Ceux-ci, à la fin du tour de chant, s'arrêtèrent avant même que les artistes soient sortis de scène. Quel contraste avec la chaleur du public de la rue, qui les apostrophait, les encourageait, les applaudissait, reprenait en chœur les refrains connus, réclamait une chanson supplémentaire !

A la fin la première représentation, Paul et Anita sortirent ainsi de scène désespérés, convaincus que jamais ils ne seraient capables de mener à bien une carrière d'artistes professionnels. Et les encouragements de leurs nouveaux collègues ne les empêchèrent pas de passer la plus mauvaise nuit de leur vie. Ils entrèrent donc le lendemain sur scène épuisés par l'insomnie et littéralement morts de trac.

Et pourtant, les choses se passèrent mieux le deuxième soir. Le silence du public leur sembla plus bienveillant, les applaudissements plus chaleureux. Et, de jour en jour, cette évolution favorable se confirma. Au bout d'un mois, sans aller encore jusqu'à susciter une ferveur immodérée, le duo était parvenu à nouer avec la salle une relation presque aussi satisfaisante qu'autrefois avec la rue. Ils étaient même devenus, dans leur quartier, des sortes de petites vedettes, suscitant des manifestations d'admiration parfois naïves. Comme cette petite voisine de la rue Bisson, Odette Leclair, qui s'était entichée de Paul jusqu'à le guetter à la sortie de sa maison :

- *Bonjour Paul !!*
- *Salut Odette !!*
- *Tu veux bien qu'on aille prendre un café ensemble à la Vielleuse ?*
- *Là, je ne peux pas, il faut que j'aille répéter aux Folies Belleville.*
- *Mais je peux t'attendre, après on ira danser à la Taverne.*

- *Mais, je ne peux pas, je joue ce soir.*
- *Ah ! Bon !! Alors dimanche si tu veux ?*
- *Ecoute, je t'aime bien, mais tu sais que je suis avec Anita.*
- *Ben, c'est pas grave, je serai discrète, si tu veux on peut aller danser vers Charonne. Comme ça, elle saura pas.*

Et cinq fois, dix fois, Odette répéta ses invites, au point que Paul commençait à appréhender le moment où il devrait sortir dans la rue, de peur d'avoir à affronter une nouvelle fois les avances d'Odette. Lassé, il finit même par se faire désagréable et cassant avec elle. La fille poursuivit alors encore quelques temps son harcèlement, sur ton de plus en plus dramatique :

- *Mais pourquoi tu ne veux pas me parler ?*
- *Parce que tu m'embêtes à force de me poursuivre sans arrêt dans la rue, voilà.*
- *Tu n'es pas gentil, hein !!*

Puis, un beau jour, Odette, au grand soulagement de Paul, cessa de l'importuner. Les rares fois où il la croisait maintenant, elle détournait la tête d'un air maussade, faisant mine de ne même pas l'avoir aperçu.

Cependant, la carrière du duo se développa, cahin-caha, jusqu'à la guerre. Ils furent embauchés pour de petits contrats dans d'autres music halls parisiens, comme le casino de Paris ou les Folies Bergères. Ils prirent un impresario qui leur dégota quelques engagements dans des casinos de province, souvent dans des villes d'eau, comme Vichy, Vittel ou Aix-les Bains. Ils enregistrèrent même en microsillon, sans grand succès d'ailleurs, quelques-unes de leurs chansons. A l'été 1939, ils jouissaient désormais de revenus suffisamment confortables – 5000 francs à eux deux, soit quatre fois le salaire d'un ouvrier métallo - pour envisager de se mettre en ménage dans un appartement coquet.

La déclaration de guerre affecta Paul beaucoup moins que ses parents. Ceux-ci avaient encore de la famille en Pologne, et avaient été atterrés par les nouvelles de l'invasion, prenant à juste titre au pied de la lettre les éruccations antisémites d'Hitler et de ses nazis. Arrivé tout jeune en France, Paul avait été par contre contaminé par le sentiment de confiance et de sécurité qui prévalait dans ce pays, encore tout fier de sa victoire contre l'Allemagne à l'issue de la première guerre mondiale. Et, du haut de sa jeunesse inexpérimentée, il traitait avec désinvolture les angoisses de ses parents :

- *Cet horrible Hitler, il a dit qu'il voulait brûler tous les juifs !!!*
- *Mais Maman, comment tu peux croire de pareilles sornettes !!!*
- *Mais il l'a dit, c'était dans le journal !!!*

- *Mais enfin, réfléchis cinq minutes !! C'est pas parce qu'il l'a dit une fois dans une réunion qu'il va vraiment le faire !!!*
- *Mais pourquoi il fabrique tellement d'armes ?*
- *Oh !! Alors, je suis bien tranquille !!! La France a la plus forte armée du monde, c'est pas demain qu'ils oseront nous attaquer !!! Et puis on a la ligne Maginot !! J'ai vu ça au cinéma l'autre jour !! D'ici qu'ils la franchissent, il s'en écoulera, de l'eau sous les ponts !!!*
- *Mais tous les juifs s'enfuient d'Allemagne !! ils disent que les nazis sont terribles !!*
- *Eh ben, ils viendront s'installer en France, comme vous avez fait !!!*

Et c'est pourquoi, en dépit des angoisses de ses parents, l'été 1939 fut pour Paul un des plus beaux de sa vie. Engagés pour un mois avec Anita à l'Alhambra de Marseille, ils en avaient profité pour louer, pour le reste de l'été, une grande villa blanche avec vue sur la mer, du côté de Cassis, où Paul avait fait venir toute sa famille – partageant ainsi avec eux, sans le savoir, un ultime moment de bonheur avant l'apocalypse. Puis, jusqu'en mai 1940, pendant la drôle de guerre, ils avaient alterné tournées en province et engagements dans de petits music-halls parisiens, sans oublier de contribuer à l'effort patriotique en participant à des spectacles de music-halls aux armées, qui les avaient conduit des plaines de l'Artois jusqu'aux casemates de Thionville et du Hochwald.

A la reprise des hostilités, en mai 1940, Paul dut calmer quotidiennement les angoisses de sa mère :

- *Ça, y est, ils ont attaqué !!! Ils vont faire comme en Pologne, ils vont tout détruire avec leurs avions, ensuite ils enverront leurs tanks !!!*
- *Mais maman, tu n'y connais rien, voyons !! On a beaucoup plus de tanks qu'eux !! Jamais ils n'oseront faire une chose pareille !! Et puis, à la radio, le général Gamelin a dit que la ligne Maginot était calme.*
- *Mais s'ils passent ailleurs ?*
- *Arrête de dire des bêtises, Leah !! Tu te crois plus forte que tout l'état-major français, peut-être !! dit Moïse, d'un ton agacé.*

Mais malheureusement, Leah était effectivement plus clairvoyante que le glorieux général Gamelin. Et les allemands attaquèrent là où on ne les attendait pas, dans les Ardennes, perçant le front français dès la mi-mai et fonçant vers l'ouest pour enfermer les troupes alliées dans la nasse de Dunkerque.

A Paris, la confiance régna encore quelques jours pendant la seconde quinzaine du mois de mai, alimenté par les informations optimistes de la radio française. Pour les Rozenblum, ces illusions se dissipèrent vers le 25 mai, lorsque monsieur Hatem sonna un soir chez eux.

- *Ah, monsieur Hatem, quelle bonne surprise. C'est un plaisir de vous voir !! Mais vous auriez pu attendre demain.*
- *Non, justement, je ne peux pas attendre. Je reviens d'une tournée à Château-Thierry. Les allemands ont percé à Sedan. Ils sont en train d'envahir la France. Je suis venu pour vous payer ce que je vous dois et pour vous conseiller de partir tout de suite.*
- *Mais la radio dit que tout va bien, que l'armée française est en train de colmater la poche de Sedan.*
- *On n'a rien colmaté du tout. Les allemands sont déjà à Reims. Dans trois jours, ils peuvent être à Paris, il n'y plus un seul soldat français entre eux et nous !!! Partez tout de suite si vous ne voulez pas être pris !!!*
- *Mais où est-ce qu'on peut aller ?*
- *Vous ne connaissez personne dans le Sud ? Moi, j'emmène ma famille à Vichy. On part demain. Je vous assure, faites comme moi !!!*

Et, après avoir payé les 500 francs qu'il devait à Moïse et embrassé - pour la dernière fois – tous les membres de la famille Rozenblum, monsieur Hatem rentra en hâte dans son appartement de la rue Caulaincourt pour préparer son départ pour Vichy avec sa femme et ses deux filles.

Le lendemain, avant de partir pour la gare de Lyon avec ses parents, l'aîné des filles Hatem, Renée, écrivit au rouge à lèvres, sur le miroir de la salle de bains : *A bas Hitler !*

Et puis, une fois descendue jusqu'au rez-de-chaussée, elle réfléchit et remonta pour effacer l'inscription.

C'était plus prudent, on ne savait pas qui pourrait lire ça.

Au cours des quinze jours qui suivirent, Paris se vida des deux-tiers de sa population, partis se réfugier à l'abri de la guerre de l'occupant. Et le 14 juin, lorsque les troupes allemandes entrèrent à Paris, il n'y restait plus qu'un million d'habitants.

Et parmi, eux, au milieu des autres juifs polonais de Belleville majoritairement restés sur place, la famille Rozenblum. De toute façon, ils ne connaissaient personne ailleurs en France et ils n'avaient pas un sou devant eux. Alors, où auraient-ils bien pu aller ?

Au bout d'une journée de terreur, où cloîtrés chez eux, ils craignirent à tout moment d'être arrêtés et exécutés, ils se résignèrent à sortir de chez eux, constatant que les allemands n'avaient fusillé personne. Ils furent alors pris d'un haut-le-cœur en voyant les premiers uniformes vert-de-gris sur le boulevard de Belleville. Mais les soldats patrouillaient l'air débonnaire sans faire mine de s'en prendre aux civils. Une sorte de vague soulagement les envahit alors, nourrie par le constat que la catastrophe collective ne les avait pas personnellement touchés dans leur chair et par l'espoir que leur petite vie,

peut-être, pourrait continuer presque comme avant. Un espoir nourri par les grandes affiches placardées sur les murs de la ville par les autorités militaires, et représentant un beau soldat allemand en uniforme prenant soin, tout sourire, d'enfants dépenaillés, avec la légende : « Populations abandonnées, faites confiance au soldat allemand ».

Pour Paul, ce sentiment de soulagement un peu lâche fut encore renforcé, deux jours plus tard, par un incident qui se produisit la Vielleuse. Alors qu'il était attablé avec Anita et Berthe, commentant avec inquiétude les derniers événements et les dernières rumeurs, il virent arriver sur le coup de onze heures du soir un groupe de soldats allemands, dont le chef, un lieutenant tiré à quatre épingles, à l'air plutôt sympathique malgré son élégance rigide, leur tint à peu près ce discours, dans un mauvais français, mais en français tout de même :

- *Vous voyez, on vous avait dit que nous être des monstres, mais là nous sommes, et est-ce nous des monstres ? Non, nous pas méchants avec français. On avait dit allemands vont tuer les juifs. Est-ce nous tuer les juifs ? Non. Alors, il faut calme, tranquille, pas problèmes. Maintenant, café et restaurants fermeront à minuit pour couvre-feu. Alors, dans une heure, tous à la couche !!! Allez, à la couche !!*

Puis ils partirent tranquillement, sans contrôler aucun papier ni arrêter personne.

- *Boh, ils n'ont l'air si méchants que ça, dit Anita.*
- *Oui, au fond, on s'est peut-être trop inquiétés, dit Berthe.*
- *Bon, on reste encore un quart d'heure et on va se coucher comme ils ont dit, dit Paul.*

Bref, ils n'étaient pas encore devenus des héros. Ils étaient au contraire tout disposés à obéir aux nouvelles autorités en espérant en échange pouvoir continuer à mener tranquillement leur vie.

Mais il n'en fut pas ainsi. A partir du mois de juillet 1940, les mesures anti-juives commencèrent à se multiplier. En zone occupée, les autorités allemandes décrètent dès septembre le recensement obligatoire, la pose d'affiche signalant les commerces juifs, la mise sous séquestre des biens des juifs absents. Début octobre, le gouvernement de Vichy promulgua un premier « statut des juifs » prévoyant l'internement administratif des juifs étranger, remettant en cause les naturalisations et interdisant l'accès des juifs français à la fonction publique, à la presse, à l'enseignement, à la direction d'entreprise... Et, de mois en mois, ce fut une pluie incessante d'interdictions, d'obligation nouvelles – et bientôt d'arrestations – qui frappèrent les juifs de France, enserrant la vie de ces pauvres gens apeurés dans un mortel noeud coulant.

Et pendant ce temps, une partie de la population, adhérant activement aux idées des nouvelles autorités ou manifestant tout simplement un instinct grégaire, voire un esprit de rapacité, exprimait de plus en plus ouvertement, par les paroles et par les actes, son antisémitisme. Et cela s'ajoutait pour les juifs aux tracasseries rencontrés par l'ensemble de la population française, comme la disette, le couvre-feu, la censure et la répression.

Dans ces conditions, la situation de la famille Rozenblum, comme de celle de la quasi-totalité des juifs pauvres de Belleville, empira très rapidement. Naturalisés de fraîche date, le père et la mère étaient désormais sous la menace d'une possible mesure de déchéance de nationalité, suivi d'une arrestation et d'un internement à Gurs ou à Rivesaltes. Quant à l'argent, c'était bien simple : avec l'impossibilité de se procurer du cuir et la désorganisation de tous les réseaux de grossistes – souvent animés par des coreligionnaires - monsieur Rozenblum se retrouvait pratiquement au chômage.

- *Tu as vu ? ils ont mis des panneaux « entreprise juive » sur tous les magasins du quartier !!*
- *Et ils ont retiré leur nationalité française à Goldberg et à Bensoussan !!*
- *Monsieur Kahn est convoqué au commissariat demain. Il a peur d'être déporté.*
- *Hier, Joseph s'est fait traiter de « sale juif » par le cordonnier de la rue du Sénégal.*
- *Le père Jacquot a mis un grand portrait de Pétain dans sa boulangerie. Et quand les juifs entrent pour acheter du pain dans sa boulangerie, il les regarde d'un sale œil. L'autre jour, il a même refusé de servir Tennenbaum.*
- *Oui, il dit qu'il fait du trafic avec les tickets de rationnement.*
- *C'est plutôt lui qui fait du trafic, avec ses copains de la légion.*

Dès le début de l'année 1941, la famille Rozenblum aurait ainsi été totalement privée de ressources si Paul n'avait pu continuer à travailler comme artiste dans les music-halls et les cafés-concerts, à Paris mais aussi dans le reste de la France, zone libre comme zone occupée. Alors que les lois de Vichy lui interdisaient, en tant que juif, de franchir la ligne de démarcation, Anita avait réussi à lui obtenir par l'intermédiaire de l'un de ses admirateurs, employé à la mairie du XXème, des faux papiers d'état-civil et une fausse carte d'identité au nom de Paul Rozet. Cela lui permit de continuer à travailler sans problèmes en duo avec elle, sillonnant la France en tous sens pour gagner de quoi faire vivre sa famille et même quelques voisins. Il éprouvait bien un haut-le cœur quand il voyait, aux premiers rangs du public, d'élégants officiers allemands en uniforme, mais il se disait que la survie de sa famille était à ce prix...

A Belleville cependant, la situation des siens ne cessait de se dégrader. Paul constatait à chacune de ses visites que le climat d'angoisse qui étreignait sa famille – désormais entièrement réduite au désœuvrement et terrée dans l'appartement – ne cessait de s'aggraver. Les discussions se réduisaient désormais à de longues lamentations sur l'impossibilité de vivre :

- *On n'a même plus le droit d'être commerçants, maintenant. Et ils ont même bloqué les comptes bancaires !!!*
- *Monsieur Rozenberg a dû laisser son magasin de tissu à un administrateur aryen. Il est en train de tout lui voler, ce salaud !!*



- *On n'a même plus le droit d'avoir un récepteur radio. Et il paraît qu'on va bientôt être obligés de porter une étoile jaune.*
- *Ils ont raflé 50 hommes la semaine dernière pour les envoyer à Pithiviers.*

De semaine en semaine, l'étau se refermait ainsi sur les Rozenblum, désormais placés sous la menace directe d'une arrestation et d'un internement.

Les casinos et les music-halls, alimentés par les dépenses des occupants allemands, des collaborateurs et des trafiquants de tous acabits, continuaient cependant à prospérer dans toute la France. Paul put ainsi assurer, vaille que vaille, la survie de sa famille jusqu'au printemps 1942.

Mais, à partir de cette époque, la situation commença à devenir intenable pour les juifs. Ce fut le couvre-feu imposé dès 20 heures, l'obligation de ne prendre que le dernier wagon des métros, l'interdiction de déménager, d'utiliser le téléphone, de fréquenter les salles de spectacle ou d'entrer dans un magasin sauf entre 15 heures et 16 heures, la mise en oeuvre d'une politique de spoliation systématique, l'obligation de porter l'étoile jaune, la multiplication des rafles et des envois en camp d'internement - bientôt, de concentration -, et finalement la mise en place d'une politique d'arrestation systématique à partir de juillet 1942...

C'était maintenant une chape de terreur et de désespoir qui s'était abattue sur les pauvres juifs polonais de Belleville, dont certains, instruits par l'expérience, commençaient à se douter du sort funeste qui les attendait. Paul était ravagé au plus profond de lui-même lors de ses visites, lorsqu'après avoir traversé les rues désertes et endeuillées du quartier, il découvrait sa mère les yeux embués de larmes et son père prostré sur sa chaise, débitant sur un ton angoissé la longue litanie des arrestations, des vexations et des nouvelles interdictions des dernières semaines. Leur vie n'était désormais plus qu'un long cauchemar éveillé, une longue terreur : terreur des moteurs de voiture circulant la nuit, qui ne pouvaient qu'être celles de la Gestapo ; terreur des bruits de pas dans l'escalier et des coups brutaux portés à la porte de voisins par la police ; terreur des lourds regards des français dans la rue ou dans les magasins, qui faisaient craindre à tout moment une dénonciation... Cette fois, Paul se rendait bien compte que sa mère avait vu juste trois ans plus tôt, et que les nazis finiraient par exterminer sa famille s'il ne parvenait pas à la cacher dans un trou perdu, loin de Belleville, de la Gestapo et des dénonciateurs pressés de récupérer les biens de leurs victimes.

Mais comment faire ? Sa propre situation se dégradait. Les visites à Belleville pour aider sa famille étaient de plus en plus dangereuses : il était connu sous son vrai nom là-bas ; et en cas d'arrestation, il ne serait pas longtemps protégé de l'internement par ses faux papiers. Et puis, même son travail, maintenant, était menacé, avec ce décret qui, depuis début juin, interdisait aux juifs les professions artistiques. Et il y avait plein de gens dans le milieu du music-hall qui connaissaient sa vraie identité... Obsédé par ces enjeux de survie, il en parlait sans cesse avec Anita, qui crut pouvoir lui offrir quelques solutions :

- *Ecoute, le directeur du casino de Poitiers m'aime beaucoup. C'est un résistant. Il m'a dit qu'il pouvait cacher tes parents dans une vieille grange isolée. Il irait leur apporter à manger une fois par semaine en attendant que ça se calme.*

- *Mais comment on les ferait partir là-bas ? Les gares sont surveillées, on n'a pas de voitures.*
- *Ben, on pourrait les emmener un à un dans le coffre de la Citroën des Folies Belleville que monsieur Dupuis nous prête de temps en temps porter le matériel et les instruments.*
- *Mais tu crois qu'il acceptera ? Et puis, où est-ce qu'on trouvera l'essence ?*

N'ayant pas de réponse très claire à ces embarrassantes questions pratiques, Anita, nettement plus doué pour le chant que pour la logistique, préféra aborder un autre sujet qui lui tenait également beaucoup à cœur : son mariage avec Paul, dont elle était profondément amoureuse.

- *Et pour régler ton problème, on pourrait se marier.*
- *Mais Anita, moi aussi je t'aime. Je veux bien me marier avec toi. Mais en quoi est-ce que ça va régler mon problème de papiers ?*
- *Ben, comme ça tu pourrais prendre mon nom. Et puis, ça te protégerait peut-être, d'être marié à un chrétienne...*
- *Mais enfin, Anita...*

Il était clair que les propositions généreuses d'Anita n'étaient pas vraiment de nature à régler les problèmes de Paul. Il pouvait changer dix fois de noms, cela ne l'empêcherait jamais d'être reconnu par les centaines et les milliers de gens qu'il avait côtoyés, depuis des années, sous sa véritable identité. Et en se mariant avec un juif, Anita ne le protégeait en rien. C'était plutôt elle qui prenait des risques ...

Mais au fond, tout cela, Anita le savait bien elle-même. Et sa véritable motivation, tout à fait noble d'ailleurs, était différente : elle aimait Paul, elle voulait l'épouser et fonder une famille avec lui, elle et elle était prête pour cela à prendre tous les risques et à affronter la Gestapo et l'armée allemande toutes entières.

Ils se marièrent donc, au début du mois de juillet, presque en catimini, à la mairie de Poitiers, avec pour témoins le directeur et quelques employés du casino de la ville. Un vrai mariage d'amour, mais qui, compte tenu de la fausse identité de Paul, n'avait absolument aucune valeur juridique et pouvait même attirer à tous les participants, plus au moins complices de fait d'une usurpation d'identité, de graves ennuis...

Mais ce n'était rien à côté de ce qui allait se passer à Belleville, ce maudit 16 juillet.

Depuis le début du mois, plusieurs réunions s'étaient tenues entre les chefs de la police parisienne et les responsables nazis chargés d'appliquer la nouvelle politique d'arrestation et de déportation systématique des juifs de France. L'idée était de préparer des rafles massives dans les grandes villes

de France, exécutées par la police française, afin de déporter d'un seul coup plusieurs dizaines de milliers de Juifs. La date du 16 juillet fut retenue pour Paris.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, de très nombreux policiers commencèrent donc à quadriller les rues de Belleville. Affiches et hauts-parleurs annonçaient aux juifs du quartier qu'ils devaient se présenter à différents points de regroupement afin d'être conduits, par des autobus réquisitionnés à cet effet, vers leurs lieux d'internement. Pour les plus récalcitrants, la police française, munie de listes détaillées, se présentait dans les immeubles et sonnait aux portes des appartements occupés par les juifs. Et c'est ainsi que, munis d'un maigre balluchon préparé depuis déjà longtemps en vue d'une possible arrestation, les parents et la sœur de Paul furent conduits au Vel'hiv. Ils y demeurèrent pendant 5 jours sans nourriture, avec un seul point d'eau pour des milliers de prisonniers, dans une chaleur étouffante, une odeur épouvantable, un bruit infernal, ... avant de partir, via Drancy, pour un voyage sans retour vers les camps de la mort.

François, le frère cadet de Paul, échappa cependant à la rafle. Depuis quelques jours, les bruits les plus sinistres courraient dans le quartier, et les pauvres juifs apeurés tentaient par tous les moyens de mettre leurs enfants à l'abri. Et c'est alors que se révéla tout l'arc-en-ciel de la bonté et de la scélératesse humaine.

La fille Emilie n'eut pas de chance. Sa mère essaya de convaincre la famille de sa meilleure amie, Yvette, celle avec qui elle jouait à la marelle et au cerceau presque tous les jours dans la cour de l'immeuble avant la guerre, de la cacher pendant quelques temps dans leur appartement de la rue de l'Atlas. Mais elle se vit claquer la porte au nez par les parents, qui lui signifièrent que les youpins n'avaient que ce qu'ils méritaient et que les bons français n'avaient pas à prendre des risques pour les protéger.

Mais François, par contre, fut sauvé par son copain, ce chenapan de Mimille avec qui il avait tant de fois dévalé en charriot la rue du Sénégal. Sans qu'on lui ait rien demandé, celui-ci se présenta de lui-même à la porte des Rozenblum, le matin de la rafle, pour leur dire que ses parents étaient d'accord pour cacher François le temps qu'il faudrait. Et François embrassa une dernière fois ses parents en larmes pour partir avec Mimille.

C'est le soir du 17 juillet, alors qu'il se préparait à rentrer en scène avec Anita dans un café-concert de Bordeaux bourré de soldats allemands, que Paul apprit la nouvelle de la rafle. Quelle situation odieuse que d'avoir à accompagner les chansons comiques de sa femme, pour le plaisir des bourreaux de sa famille, alors qu'il était rongé d'inquiétude en pensant au sort des siens !!! Avaient-ils pu échapper à la rafle ? Avaient été arrêtées ? Ou se trouvaient-ils maintenant ? Sans doute avaient-ils besoin de lui, sans nourriture, sans couvertures, sans argent ? Mais comment leur faire parvenir le nécessaire ? Et avec ce contrat d'une semaine, il ne pouvait même pas revenir tout de suite sur Paris !!! Il tenta d'appeler quelques connaissances pour demander des nouvelles, mais aucun des numéros de ses amis juifs ne répondait. Quant aux autres, ils ne savaient pas ce qui était arrivé à sa famille. Mais son copain Philippe lui proposa d'aller faire un tour à l'appartement de la Rue Bisson. Il ne dit pas à Paul qu'il y avait trouvé des voisins en train de piller les maigres effets de la famille. Mais il dut tout de même lui annoncer que celle-ci avait bel et bien été arrêtée.

Dévoré par l'angoisse, Paul trouva alors moyen de se faire remplacer par un accordéoniste bordelais pour pouvoir remonter sur Paris et tenter d'en savoir davantage. De toutes manières, il ne pouvait plus supporter l'idée de jouer pour ces affreux nazis et pour leurs amis collabos, entre deux numéros comiques d'un antisémitisme écoeurant. Il aurait plutôt voulu leur lancer une grenade ou leur tirer une balle entre les deux yeux, à ces sales boches en vert-de-gris, avec leurs grosses figures rougeaudes et hilares.

Lorsqu'il arriva dans le bas-Belleville, Paul fut consterné par l'atmosphère lugubre qui y régnait. Des rues entières, comme justement celle de ses parents, la rue Bisson, avaient presque entièrement été vidée de leurs habitants. Quasiment désertes, elles étaient enveloppées d'un morne silence, quoi n'était troublé que par le bruit des déménageurs en train de piller le maigre mobilier des juifs déportés. Toutes les boutiques de ses coreligionnaires, volets clos, portaient une affiche mentionnant que les biens des propriétaires absents étaient mis sous séquestre en attendant une prochaine liquidation. Et le pire, c'est que, dans la rue de Belleville tout proche, régnait une animation coutumière, dont les échos presque joyeux témoignait amèrement de l'indifférence du reste du quartier au sort de leur voisins. Et, en passant rue Lesage, il frémit en voyant le Père Jacquot, sur le seuil de sa boutique, qui le regardait d'un œil mauvais. Que ferait Paul, si celui-ci s'avisait de le dénoncer à l'un des policiers qui patrouillait dans le secteur ?

Déconcerté et terrifié devant l'anéantissement de son monde familial, le cœur battant, tremblant de peur, ne sachant pas à qui demander des nouvelles de ses proches, Paul s'enfuit à vive allure - en évitant de courir, tout de même, pour ne pas attirer l'attention de la police et des indicateurs - vers la rue des Couronnes. Partir, partir pour toujours de cet endroit maudit, oublier ce lieu de malheur : voilà maintenant les pensées qui cognaient dans sa tête, y chassant même le désir de revoir sa famille !!!

Mais, alors qu'il traversait, éperdu, la rue de Palikao, il entendit un petit sifflement :

- *Pss, pss, Paul !!*

Il se retourna, et vit Maurice, un ancien copain de la bande de Mimille, qui lui faisait signe d'approcher.

Il hésita. Et si c'était un piège pour le faire arrêter ?

Mais l'autre, sans bouger, insista discrètement. Paul, alors, s'approcha.

- *Ecoute, je sais où est ton frère. Mais je ne peux pas te parler, là, rendez-vous derrière l'usine de chaussures à 6 heures, d'ac ? Je te conduirai. Mais sois prudent, il y a des indics partout, ici.*

Pendant toute la journée, caché dans des cafés du quai de la Villette - il préférait s'éloigner de Belleville où il était trop connu -, Paul pesa nerveusement le pour et le contre. Et si c'était un piège pour le faire arrêter ? Oui, mais il connaissait Maurice depuis longtemps, son oncle était au PC, il ne ferait jamais une chose pareille !! Oui, mais on en avait vu de pire, depuis 2 ans, des amis et des voisins de longue date se transformant sans crier gare en dénonciateurs !!! Mais si Maurice avait voulu le dénoncer, il n'aurait pas besoin de lui donner un rendez-vous discret, il l'aurait tout de suite livré aux agents au maraude sur le boulevard de Belleville !! Oui, mais si quelqu'un le reconnaissait pendant qu'il allait au

rendez-vous ? Mais si son frère était vivant et qu'il pouvait le retrouver, avoir des nouvelles de leurs parents peut-être, ce serait un tel soulagement !!

Finalement, Paul se rendit au rendez-vous. Mais il prit un luxe de précautions extraordinaire, évitant le quartier du bas-Belleville pour arriver vers le terrain vague par le haut de la butte, en passant, depuis les rues des Pyrénées par la rue des Envierges et la rue Piat. La vue de Paris à ses pieds, depuis le belvédère, fit déchira son cœur d'une violente bouffée de nostalgie : dire que c'était là que, le 14 juillet 1937, il avait embrassé Anita pour la première fois !!! Comment, tout à son bonheur d'alors, aurait-il pu imaginer qu'il reviendrait là, 4 années plus tard, comme un naufragé, pour tenter de recueillir les débris de sa famille détruite par le malheur !!!

Il arriva au rendez-vous, le cœur battant de terreur, en se glissant le long des façades comme un comploteur, avec un tel luxe de précaution et tant de regards inquiets qu'il aurait pu susciter la méfiance du policier le plus novice. Mais, au lieu-dit, il ne trouva que Maurice et Mimille.

- *Ah Paul !! Je suis tellement heureux de te voir !! Quel malheur, hein quel malheur !!* Dit celui-ci, en le serrant affectueusement dans ses bras.
- *Et François ?*
- *Il est chez moi, en sécurité. Enfin, pour le moment...*
- *Et mes parents ? Ma sœur ?*
- *On n'a aucune nouvelle. Un policier nous a dit qu'ils avaient été envoyés au camp de Drancy. On parle aussi de convois vers l'Allemagne.*
- *Oh, la la !!* dit Paul, le cœur fendu. *Et mon frère, je peux aller le voir ??*

Mimille prit un air gêné.

- *Ecoute, moi je voudrais bien mais c'est pas prudent, y'a des indic et des patrouilles partout. En plus, mon père commence à râler...*
- *Vous avez besoin d'argent pour lui ?*
- *Ecoute, non, on peut se débrouiller... Enfin, bon, si ça ne te gêne pas, tu peux laisser quelque chose pour la nourriture... Ça calmera mon père.. Tu sais c'est hors de prix le marché noir...*
- *Tiens, voilà déjà 200 francs que j'ai sur moi. Je t'en amènerai plus demain...*
- *Merci, dit Mimille d'un air gêné. Tu sais, on fait pas ça pour l'argent...*

Paul était bien conscient des risques que prenait la famille de Mimille en cachant son frère : ils pouvaient être tous arrêtés et emprisonnés pour complicité. Très ému, il le prit dans ses bras et le serra très fort contre lui :

- *Je sais, dit-il, je te remercie de tout mon cœur.*
- *Ecoute, dit Mimille, très ému lui aussi. On va attendre que ça se calme un peu, et puis je vais m'arranger pour que tu voies ton frère de temps en temps.*
- *Merci. Dis-lui que je l'aime très fort.*
- *On se voit dans deux jours à la même heure au même endroit, d'accord ?*
- *D'accord.*

Mais deux jours après, l'atmosphère de la rencontre avait déjà changé. Mimille arriva, l'air sombre et nerveux.

- *Comment ça va, chez vous ?*
- *Ben, pas très bien. Tu sais, c'est très petit mon appartement, juste deux pièces. Et mon père fait toute une histoire parce qu'il dit qu'on va se faire arrêter, nous aussi. T'as pas une autre solution, pour ton frère ?*
- *Ecoute, je vais essayer de louer quelque chose pour le cacher, d'accord ? En attendant, vous pouvez encore garder quelques jours ?*
- *Oui, bien sûr, mais pas trop longtemps. Tu sais, mon père...*
- *Oui, oui, je sais. T'inquiète pas. Je t'appelle demain.*

Paul et Anita – revenue de Bordeaux quelques jours après lui - se mirent alors fiévreusement à la recherche d'une location. Fort heureusement, avec une capitale vidée de plus de la moitié de ses habitants, ce n'était pas ce qui manquait, les logements vacants, pourvu que l'on dispose des ressources nécessaires. En deux jours, après quelques recherches et quelques appels à des amis du monde du spectacle, ils réussirent à dénicher un petit appartement discret rue des Vinagriers, situé suffisamment près de Belleville pour permettre des aller-retour rapides, mais suffisamment éloigné pour limiter les risques d'être embarqué dans une nouvelle rafle. Il était même convenu que dès le surlendemain, le concierge leur donnerait la clé pour qu'ils puissent emménager. Paul appela Mimille pour lui faire part de la bonne nouvelle, tout en restant suffisamment discret pour éviter d'en dire trop au téléphone –il était de notoriété publique que la police écoutait les conversations.

- *C'est bon, j'ai trouvé une solution. On se voit pour en parler demain à 10 heures, d'accord ?*
- *D'accord, comme d'habitude.*

Le lendemain à 10 heures, ils se rencontrèrent à nouveau derrière l'usine à chaussures.

- *J'ai trouvé un appartement au 37, rue des Vinaigriers. Tu peux dire à mon frère de venir demain matin.*
- *D'accord.*
- *Vraiment Mimille, Merci pour ton aide. J'oublierai pas ce que tu as fait.*

Mais Mimille n'était pas fier du tout de chasser ainsi son copain.

- *Non, excuse-moi. C'est moi qui ai honte de ne pas le garder plus.*
- *T'en as déjà fait assez. Et puis j'ai trouvé une solution. C'est bon.*

Mais alors qu'ils remontaient par la rue de la Mare, leur cœur se glaça d'effroi en voyant le Père Jacquot qui s'approchait d'eux, l'air sombre. Le Père Jacquot, ce pétiniste notoire, qui avait refusé du pain à madame Tennenbaum !! Il allait les dénoncer, c'est sûr !! Ils regardèrent autour d'eux, s'attendant à être encerclés par la police. Mais la rue était calme, presque déserte.

- *Attendez, les gars, il faut que je vous parle !!*
- *Qu'est-ce que vous voulez ? On n'a rien à vous dire !!*
- *Ecoutez-moi !! C'est très important !! C'est pour ton frère !!!*
- *Quoi mon frère !! Je sais pas où il est, mon frère !!*
- *Arrête, me prends pas pour un idiot, je sais bien qu'il est caché chez Mimille !! D'ailleurs la moitié du quartier le sait !! Il vient d'être dénoncé par un voisin, il faut qu'il parte tout de suite, ils vont venir le chercher vers six heures du soir !!!*
- *Mais comment tu sais tout ça ?*
- *Ben, tiens, par mes amis de la police !! Je voulais venir chez ton père pour le prévenir, quand je t'ai vu passer ce matin, je t'ai suivi, et voilà !! Bon, moi je vous aurai averti, il faut que François soit parti de chez vous avant quatre heures au plus tard, sinon ils vont coffrer tout le monde, compris ? Allez, j'espère que vous allez vous en sortir !! Et vous dites à personne qu'on s'est vus, d'accord ??*

Et le père Jacquot disparut aussi vite qu'il était arrivé. Paul ne le revit plus jamais. Et jamais il ne sut si, après la Libération, il fut décoré pour faits de résistance ou condamné pour collaboration.

- *Putain, mais comment on va faire ? j'aurai les clés de l'appartement que demain !!*

- *Tu peux pas les prendre avec un jour d'avance ?*
- *Je vais essayer. Je cours rue des Vinaigriers et je t'appelle dans une heure, d'accord ?*

Paul descendit en hâte la rue de Belleville et la rue du Faubourg du Temple, tourna à droite, longea le quai de Valmy, et s'engouffra dans la rue des Vinaigriers. Essayant de prendre un air calme, il frappa la fenêtre de la loge. La concierge ouvrit d'un air renfrogné, laissant échapper de son local exigu et sombre une bouffée d'air rance.

- *Qu'est-ce que c'est ?*
- *Bonjour, madame, voilà, je suis le nouveau locataire du 3<sup>ème</sup>, monsieur Rozet. Je suis venu avant-hier avec ma femme pour visiter. Le propriétaire m'a dit que je devrais prendre la clé demain chez vous.*
- *Oui, c'est vrai, elle vient de l'apporter ce matin.*

Paul poussa un soupir de soulagement.

- *Eh bien voilà, je voudrais savoir s'il serait possible de les récupérer maintenant, parce qu'on aimerait bien commencer à emménager.*
- *Mais madame Duval a dit seulement demain.*
- *Oui, mais ça nous arrangerait vraiment beaucoup de les avoir pour ce soir ?*
- *Pourquoi vous êtes si pressés ?* dit la concierge d'un air soudain méfiant.
- *Vous comprenez, on est jeunes mariés, on aimerait bien être ensemble...*
- *Mais vous pouvez aller à l'hôtel.*
- *Oui, mais puisqu'on a l'appartement, on a pensé...*
- *Qu'est-ce que c'est ?* dit le concierge, un gros moustachu rougeaud, en pointant son nez fleuri derrière l'épaule de sa femme.

Patiemment, Paul répéta toute son histoire, sans oublier de s'empêtrer dans quelques naïves invraisemblances. Et, en désespoir de cause, il agita devant la trogne des pipelettes deux billets de vingt francs.

- *Vraiment, ça nous arrangerait beaucoup !!*



- *Allez, donne-leur la clé, dit le mari en prenant les deux billets.*

Soulagé, Paul prit la clé. Pendant qu'il sortait de l'immeuble pour aller téléphoner à Mimille depuis une cabine publique, les concierges refermèrent la porte de la loge.

- *Qu'est-ce t'en penses, de ce type ? Il a pas l'air un peu louche ?*
- *Boh, ça doit encore être des juifs qui se cachent. Faudra les prévenir de pas faire trop de bruit et d'être discrets, les salauds du quatrième pourraient les dénoncer. Tiens, essaye de capter radio-Londres sur la TSF, c'est l'heure du bulletin.*

Et c'est ainsi, qu'une heure plus tard, Paul entendit son frère frapper à la porte de l'appartement. Ces deux années d'épreuves et d'angoisses l'avaient profondément muri. Quoique pâle et amaigri, l'adolescent chétif s'était transformé en un jeune homme au corps noueux et au regard dur. Un homme dévoré aussi par la haine de l'occupant qui avait détruit sa famille. Après s'être longuement étreints, ils commencèrent à parler, longuement, très longuement. De leur malheur, bien sûr. Mais aussi de leur révolte et des moyens de résister.

- *Quel malheur !! tous ces gens déportés on ne sait où !!!*
- *Tu as vu comme les rues sont vides, à Belleville !!*
- *Oui, et puis les français ont l'air de s'en foutre complètement !!*
- *Tu ne peux pas dire ça, il y en a qui nous ont aidés !!*
- *Oui, mais il y en a aussi qui nous ont dénoncés !! Tiens, la voisine de madame Kahn, elle est allée dire à la police où elle s'était cachée !!!*
- *Tu as une idée où sont papa et maman ? et Emilie ?*
- *Non, je ne sais rien, certains disent qu'ils sont à Drancy, d'autres qu'ils sont partis en Allemagne.*
- *Il paraît qu'ils ne leur ont rien donné à manger, au Vel d'hiv.*
- *Oui, et ils ont fait pire : ils ont abattu des dizaines de gens qui essayaient de s'enfuir.*
- *C'est horrible, ils vont finir par tous nous tuer !!*
- *Oui c'est terrifiant. Tu sais que quand il a vu arriver la police rue Bisson, monsieur Finkelkraut s'est jeté par la fenêtre !!*
- *Pauvre vieux !! il est mort ?*

- *Oui, sur le coup. Il était désespéré, depuis que ses deux fils avaient été arrêtés en juin.*
- *Non peut pas laisser faire des choses pareilles !! On peut pas se laisser assassiner comme ça sans réagir !!!*
- *Mais qu'est-ce qu'on peut faire ?*
- *Ben, on pourrait essayer de rejoindre la Résistance !!*
- *Oui, il paraît que les communistes organisent des groupes de partisans !!!*
- *Oui, mais comment les contacter ?*

Oui, comment les contacter, alors que la police française patrouillait partout dans les rues de Paris, que la Gestapo traquait désormais sans répit les juifs, qu'une partie de la population française collaborait sans honte à cette chasse à l'homme en dénonçant les fugitifs ? Au point que Paul dut, par prudence, ralentir beaucoup ses activités artistiques : il était trop connu sous sa véritable identité dans les cafés-concerts et les music-halls parisiens, et ne pouvait se produire sans risquer à chaque instant l'arrestation. Il continua encore quelques temps d'accompagner Anita dans ses tournées en province, mais ces déplacements trop fréquents, dans des gares constamment contrôlées par les allemands, s'avèrent bientôt trop dangereux. Il passait désormais la plus grande partie de son temps cloîtré dans le petit appartement avec son frère, attentifs à ne pas faire de bruit pour ne pas attirer les soupçons des voisins, n'osant même pas écouter la radio, attendant avec impatience les visites d'Anita, qui leur apportait, avec les provisions de la semaine, les nouvelles de l'extérieur. Des nouvelles en général déprimantes, même si elles se teintaient parfois d'une lueur d'espoir :

- *Maintenant que les allemands ont envahi la zone libre, toute la France est occupée !!! Y'a plus nulle part où se cacher !!*
- *Oui, mais, hier, à la radio de Londres, ils ont dit que les russes sont en train d'encercler toute une armée allemande à Stalingrad !!!*
- *Mon Dieu, quand est-ce que ce cauchemar va finir ?*
- *Ecoute, Anita, tu pourrais pas essayer de voir comment contacter les communistes à Belleville ? On voudrait faire quelque chose pour la Résistance.*
- *Bon, je vais essayer.*

Française et chrétienne, Anita pouvait sans trop de crainte se déplacer librement. Elle avait loué du côté de l'avenue Secrétan un bel appartement où elle logeait sa mère, son frère et sa grand-mère. Lorsqu'elle était à Paris, elle pouvait discrètement se renseigner sur l'activité des réseaux de résistance. Et c'est ainsi qu'un soir de décembre 1942, lors de l'une de ses visites à la rue des Vinaigriers, elle ramena avec elle sa vieille copine Ginette.

Ginette était serveuse dans un café de la rue de Meaux. Mais c'était surtout la fiancée de Léon Goldberg. Celui-ci était le neveu de l'ami de monsieur Rozenblum, secrétaire de la section Palikao-Bisson du PC. Il avait pu échapper à la rafle du Vel d'hiv en se cachant chez une voisine, alors que toute sa famille avait été arrêtée et déportée. Il avait alors rejoint la résistance, en l'occurrence les fameux FTP-MOI, demeurés dans l'histoire sous le nom de « groupe Manoukian ». Et il envoyait son amie Ginette pour proposer aux frères Rozenblum de rejoindre son réseau...

Ils le firent, et pendant les mois qui suivirent, ils participèrent avec Léon à plusieurs opérations dans Paris : incendies de véhicules, attentats à la grenade contre les soldats, dépôts d'engins explosifs devant des locaux occupés par les Allemands, actions de renseignement et de surveillance pour repérer les futures cibles... Quant à l'appartement de la rue des Vinaigriers, il se transforma progressivement en un lieu de stockage pour les armes et le matériel de propagande.

En même temps, quelques nouvelles heureuses venaient adoucir ce cauchemar de peur, de sang et de mort, comme lorsqu'Anita annonça à Paul, un jour de janvier 1943, qu'elle était enceinte de lui.

Mais la police française traquait les résistants du groupe, multipliant les arrestations dans leurs rangs ; Et c'est ainsi qu'un soir de février 1943, en rentrant d'une mission de surveillance près d'une caserne allemande, Paul vit que la police encerclait l'immeuble de la rue des Vinaigriers, tandis que son frère était conduit, menotté, dans un fourgon...

Le cœur battant, mais en marchant à pas mesurés pour ne pas attirer l'attention, il s'éloigna par le quai de Valmy. Mais où aller, maintenant ? Chez Anita, Bien sûr !! Pressant l'allure, il remonta la rue de la Grange au Belles. Alors qu'il s'apprêtait à traverser la place des Combats pour rejoindre l'avenue Secrétant par la rue de Meaux, il entendit derrière lui une voix aigüe de femme :

- *Arrêtez-le !!! Arrêtez-le !!! Police !!! C'est un juif, un terroriste !!!*

Il fit d'abord mine de conserver son calme, comme s'il ne sentait pas concerné par la dénonciation. Mais les cris reprirent de plus belle :

- *Arrêtez-le !!! Il s'appelle Paul Rozenblum !! C'est un juif, un poseur de bombes !!!*

Glacé d'effroi, il se retourna : C'était Odette, sa petite amoureuse transie d'avant-guerre, qui était en train de le dénoncer. Il vit aussi, un peu plus loin, quatre policiers qui se lançaient à sa poursuite. Il se mit à courir, vite, vite, traversant en droite ligne la chaussée de la place pour atteindre la rue de Meaux, où peut-être, il avait encore une chance de trouver une cachette dans l'entrelacement des ruelles et des cours intérieures qu'il connaissait bien.... Mais il tomba, se fit mal au genou, se remit à courir en boitillant. Derrière lui, les policiers se rapprochaient en faisant retentir leurs sifflets stridents... Il entendit une détonation... Ils lui tiraient dessus maintenant... Vite, vite, courir, courir pour échapper à la mort, pour voir naître et grandir son enfant, pour revoir Anita, pour serrer à nouveau ses parents dans ses bras, pour sortir de ce cauchemar...

Paul se réveilla en sueur. Autour de lui, tout était calme. Mais où était-il donc ? Qui était cette femme inconnue qui dormait à ses côtés ? Où était passés Anita, François, ses parents, ses amis de Belleville,

où était son enfant ? Soudain un poignant sentiment de solitude et de tristesse l'envahit lorsqu'il réalisa que ce bel amour, que cette famille aimante n'avaient été qu'un rêve, ou plutôt que tous ces gens qu'il avait tant aimés, l'espace d'un instant, dans son rêve, venaient de disparaître pour toujours, évaporés dans la lumière froide de la réalité.

Mais non, il lui restait tout de même sa petite boulangère, Annette, qui ressemblait tant à l'Anita de son rêve. Elle avait la même voix qu'elle, le même visage qu'elle, elle chantait les mêmes chansons...

Demain, promis, il lui proposerait de l'accompagner au piano.

Et puis ce boulanger, ce Jacques, ce Jacquot, il n'était peut-être pas aussi méchant qu'il en avait l'air...

(A suivre)